Titre : **BATAILLE D'ABOUKIR** **1er août 1798**	Référence : **ANCESTRAMIL** **Batailles navales**
Auteur :	Origine : **http://gallica.bnf.fr** **Droits : domaine public**
Référence : Extrait : NOUVEAU DICTIONNAIRE HISTORIQUE DES SIÈGES E T BATAILLES MÉMORABLES, ET DES COMBATS MARITIMES LES PLUS FAMEUX, DE tous les Peuples du monde y anciens et modernes, jusqu'à nos jours. chez Gilbert et Cie, Lib. & C. De l'Imp. de Patris (A Paris) 1809	Transcripteur : **ROBELIN** Date : **2016**

BATAILLE D'ABOUKIR

1er août 1798

La flotte de Toulon avait heureusement conduit en Egypte l'armée d'Orient, sous l'égide de Bonaparte. Aucun de ses nombreux transports n'avait péri. La vigilance anglaise avait été mise en défaut sur la destination de cette flotte. L'activité de **NELSON**, parcourant la Méditerranée, n'avait pu même avoir connaissance de sa marche. Jamais traversée n'avait été plus heureuse ; jamais expédition n'avait mieux réussi ; l'amiral **BRUEYS** pouvait voir, avec quelque complaisance, un immense armement débarquer dans le port d'Alexandrie tout ce qui était nécessaire pour alimenter une armée et pour fonder une colonie. Tout réussissait à Bonaparte depuis son débarquement ; deux fois il avait vaincu les Mameloucks ; il s'était emparé d'Alexandrie ; il marchait sur le Caire. Une suite non interrompue de succès eût été le résultat de cette expédition, si la prudence et la sagesse de l'amiral français eussent égalé la bonne fortune de Bonaparte. Le port d'Alexandrie avait pu recevoir les vaisseaux de transport et les frégates, mais son peu de profondeur en interdisait l'entrée aux vaisseaux de ligne. Cette superbe escadre, reste précieux de la marine de Toulon, se trouvait donc exposée aux tempêtes et aux coups de l'ennemi. Frappé de sa position hasardée dans la rade d'Aboukir, Bonaparte avait ordonné à l'amiral **BRUEYS** de lever l'ancre et de se rendre à Corfou. Retenu par la crainte des recherches de l'amiral **NELSON**, ou par une fatale sécurité sur sa position dans la baie où il venait de s'embosser, **BRUEYS** n'obéit pas aux ordres de son général. Cependant, **NELSON** se présenta sur les côtes de l'Egypte, le 31 juillet 1798. Son apparition augmenta l'inquiétude ; le lendemain il vint reconnaître le port d'Alexandrie, puis s'avança fièrement vers Aboukir. L'amiral **BRUEYS** avait embossé, à quatre lieues de terre, ses treize vaisseaux sur une ligne à deux tiers de câble les uns des autres. Ils couvraient l'embouchure du Nil auprès de Rosette. Ses flancs étaient protégés par des chaloupes canonnières. Une petite île, sur la gauche de l'armée, portait une batterie de canons et da mortiers, qui devait enfiler toute sa ligne ; mais, négligemment placée, elle ne pouvait entièrement couvrir la flotte. D'ailleurs, **BRUEYS** avait commis une faute encore plus grave, en ne s'assurant pas si les Anglais, dont les vaisseaux tiraient moins d'eau, pouvaient passer entre la tête de la ligne et la terre. Les vaisseaux français étaient rangés dans cet ordre : *Le Guerrier, le Conquérant, l'Aquilon, le Spartiate, le Peuple souverain, le Francklin, l'Orient, le Tonnant, l'Heureux, le Mercure, le Timoléon, le Guillaume-Tell,* et *le Généreux*. **NELSON**, ayant reconnu le mouillage et la position des vaisseaux très-éloignée de terre, ne balança point. Il fit, pour les attaquer avec ses quatorze vaisseaux, les mêmes dispositions qu'il aurait pu faire en pleine mer, si, ayant l'avantage du vent, il avait atteint et engagé l'avant-garde de cette flotte. Dans le dessein de doubler la ligne française et de la mettre entre deux, feux, il fit gouverner son chef de file entre le mouillage et la terre. Il était dirigé dans sa marche par une djerme[1] qui lui indiquait la route à tenir. Son premier vaisseau toucha, mais les cinq autres qui le suivaient passèrent et mouillèrent bord à bord entre les six premiers vaisseaux français et le rivage. Sept autres vaisseaux anglais, défilant en dehors, mouillèrent en même temps au bord opposé de cette partie de la ligne française, qui se trouva ainsi engagée par des forces doubles. L'amiral Nelson fit encore couper la ligne française par son vaisseau *le Leander*, entre *le Tonnant* et *l'Orient*, qu'il enfilait ainsi, dans toute sa longueur. Cette habile manœuvre de Nelson empêchait l'arrière-garde française de prendre part à l'action. Sept vaisseaux français furent donc attaqués à six heures du soir, le 1er août, par quatorze vaisseaux anglais ; ils ne pouvaient manquer de succomber. Dans cette position, on se canonna

[1] Petite embarcation en usage en Egypte.

vivement des deux côtés pendant le reste de la journée et la nuit toute entière, sans qu'il y eut aucun avantage décisif. Quand e jour parut, les vaisseaux se rapprochèrent à la portée du, pistolet ; tout ce qui existe de moyens de destruction fut employé de part et d'autre. L'amiral Brueys, déjà blessé grièvement, continuait de commander, lorsqu'il fut coupé en deux par un boulet ; presqu'au même instant, **CASABIANCA**, son capitaine de pavillon, est blessé mortellement ; le feu prend à bord de *l'Orient*, sans qu'on puisse parvenir à l'éteindre. Près de Casabianca, se trouvait son jeune fils ; garde-marine âgé de dix ans. Des matelots veulent sauver l'enfant et l'emporter dans une chaloupe ; il embrasse étroitement son père mourant, et ne veut pas l'abandonner. La chaloupe s'éloigne, le vaisseau est déjà embrasé. Le jeune Casabianca parvient à attacher son père mourant à un tronçon de mât jeté à la mer ; l'intendant de l'escadre s'y était aussi lié ; ils flottaient, et se sauvaient peut-être, quand *l'Orient*, sautant avec un horrible fracas, engloutit dans les flots ces trois infortunés. Plus heureux, le contre-amiral **GANTHEAUME** se sauva à la nage. Les deux flottes demeurèrent comme ensevelies sous une pluie de fer et de feu ; on pouvait distinguer des voiles, des canons, des hommes même, lancés dans les airs enflammés, et retombant sur l'escadre. Le combat, qui avait cessé quelques instants, se renouvela bientôt avec un plus cruel acharnement. Presque tous les commandants français furent tués ou blessés. Jamais on ne montra plus d'audace dans l'attaque, jamais une constance plus héroïque dans la défense. Le capitaine de vaisseau **DUPETIT-THOUARS**, commandant *le Tonnant*, déjà mutilé, ne voulut point quitter le pont de son vaisseau ; n'ayant plus que le tronc, mais vivant encore, il fit jurer à son équipage de ne point amener et de jeter ses restes à la mer, pour qu'ils ne tombassent point au pouvoir des Anglais. Tous les vaisseaux français qui avaient combattu entre deux feux, se trouvant rasés, dégréés, désemparés, furent forcés de se rendre. Que d'actions de courage signalèrent cette affreuse nuit ! Que de traits d'héroïsme furent ensevelis dans les ténèbres, ou dans le vaste sein des mers ! Quels moments d'incertitudes cruelles pour tous les Français qui regardaient de terre cet horrible combat ! Ils applaudissaient, en voyant le feu des vaisseaux les plus près d'eux. Malheureux, ils ne savaient pas que c'étaient ceux des ennemis, et qu'ils applaudissaient à leur triomphe ! Cependant, sept vaisseaux français seulement avaient pris part au combat. Nelson, victorieux, attaque alors les six autres, qui, ne recevant ni ordres, ni signaux, se jetèrent à la côte. *Le Tonnant*, *l'Heureux* et *le Mercure* furent pris. *Le Timoléon* ne voulut point amener, et se brûla après avoir sauvé son équipage. Deux vaisseaux français seulement s'échappèrent, en coupant leurs câbles, d'après les ordres du contre-amiral **VILLENEUVE**. Presque tous les vaisseaux anglais étaient désemparés. Ils comptèrent, sur leur flotte, mille morts et dix-huit cents blessés. Nelson lui-même, grièvement blessé à la tête dans le combat, alla faire radouber ses vaisseaux dans les ports de Sicile, tandis que les moins maltraités bloquèrent le port d'Alexandrie. Les Français demeurés sur les bords de la mer fixèrent longtemps leurs regards sur les débris de leur flotte. Séparés de leur patrie par ce funeste événement, ils se croyaient perdus pour elle ; mais l'inébranlable constance du général vint bientôt fortifier leur courage, en leur laissant entrevoir que de leur position si fâcheuse en apparence, pouvait résulter la conquête de tous les pays soumis par Alexandre, la destruction de la puissance et du commerce des Anglais dans l'Inde, et la prospérité de cette France dont ils se croyaient, pour ainsi dire, exilés.

****